





LE SOURIRE  
DE MANDELA

## Du même auteur

Rafa: my story, co-écrit avec Rafael Nadal  
*Sphere, 2012*

Playing the Enemy “Invictus”  
*Penguin, August 2008*

White Angels  
*Bloomsbury, 2004*

*JOHN CARLIN*

# LE SOURIRE DE MANDELA

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR MARC SAINT-UPÉRY

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Titre original: *Knowing Mandela*  
Éditeur original: HarperCollins Publishers  
ISBN original: 978-00-62-32395-8  
© John Carlin, 2013.

Cette édition est publiée en accord avec L'Autre Agence, Paris, France.  
Tous droits réservés.

ISBN 978-2-02-115574-7

© Éditions du Seuil, novembre 2013, pour la traduction française.

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*Pour l'Afrique du Sud*





## Avant-propos

*Le Sourire de Mandela* est un petit livre sur un grand homme que j'ai eu la chance de connaître personnellement : Nelson Mandela. L'histoire se concentre sur la période la plus héroïque de son existence, entre 1990 et 1995, lorsqu'il dut faire face aux pires obstacles. C'est aussi l'époque de ses plus grands triomphes, et le moment où il a manifesté la pleine mesure de son génie politique.

Correspondant en Afrique du Sud du quotidien britannique *The Independent*, j'ai passé ces cinq années à suivre les exploits, les épreuves et les tribulations de Mandela. De ce fait, je suis un des rares journalistes étrangers à s'être trouvés sur place pour couvrir à la fois sa sortie de prison, le 11 février 1990, et son accès à la présidence quatre ans plus tard. J'ai été suffisamment proche de Mandela tout au long de cette période décisive de l'histoire du pays pour observer l'homme d'aussi près que possible compte tenu de ma position. Je ne prétendrai pas avoir été son « ami », mais je peux affirmer que non

seulement il savait fort bien qui j'étais, mais qu'il avait lu certains de mes articles sur lui, ce qui est pour moi un motif de fierté.

Après avoir quitté l'Afrique du Sud pour Washington en 1995, j'ai continué à étudier Mandela, et à réfléchir à son parcours. J'ai réalisé de nombreux entretiens avec ses proches pour plusieurs films documentaires et pour mon précédent livre, *Déjouer l'ennemi. Nelson Mandela et le jeu qui a sauvé une nation*, dont Clint Eastwood a tiré un film intitulé *Invictus*. Le livre décrit le zénith de la trajectoire politique de Mandela sous les dehors d'un simple match de rugby. C'est ainsi que j'ai accumulé une énorme masse d'informations et de nombreuses anecdotes révélatrices qui ont façonné ma perception du personnage public, mais aussi de l'homme privé.

Si grande soit la renommée mondiale de Mandela, je crois qu'il reste encore beaucoup à dire sur l'homme, sur la qualité de son engagement, et l'héritage qu'il a laissé au monde. J'espère qu'au moment de refermer ce livre, mes lecteurs auront une compréhension plus profonde de son héros lui-même, et de ce qui en fait la figure morale et politique dominante de notre époque. Pourtant, Mandela était aussi un être humain avec tous ses défauts et ses angoisses, un héros meurtri dont le triomphe sur la scène politique n'a été acquis qu'au prix de bien des malheurs, solitudes et de déceptions personnelles. Il n'était ni un surhomme ni un saint, ce qui rend plus admirable encore l'œuvre accomplie. Il occupe sa place au panthéon de l'histoire aux côtés d'une poignée

d'hommes comme Abraham Lincoln, Gandhi et Martin Luther King.

Le général Alan Brooke, chef de l'état-major impérial britannique pendant la Seconde Guerre mondiale, a un jour décrit Winston Churchill comme suit : « C'est sans doute l'homme le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré, et l'étude de sa vie est une source inépuisable d'intérêt. Elle nous permet aussi de comprendre que, de temps à autre, des êtres humains de cette trempe font leur apparition sur la terre et se distinguent de tous les autres par leur stature incomparable. »

Voilà des mots qui selon moi seraient tout aussi pertinents pour décrire Mandela. J'ai passé trente années à couvrir tant de conflits aux quatre coins de la planète – des sanguinaires guerres de guérilla d'Amérique centrale aux batailles plus feutrées du Congrès américain –, mais il est le seul homme politique qui ait réussi à ébranler le cynisme qui accompagne normalement le métier de journaliste. J'étais arrivé en Afrique du Sud après dix ans en Amérique latine, écœuré par les horreurs perpétrées contre leur propre peuple par des généraux assassins et des présidents fantoches mis en place par les grandes puissances. Mandela a complètement changé mon point de vue. Grâce à lui, j'ai quitté l'Afrique du Sud convaincu qu'en fin de compte la possibilité d'exercer le pouvoir avec noblesse et sagesse n'était pas exclue de l'horizon de l'humanité.

Presque partout aujourd'hui, nous ne rencontrons que médiocrité, fanatisme et lâcheté morale, et notre confiance dans les dirigeants politiques est au plus bas.

## LE SOURIRE DE MANDELA

La figure de Nelson Mandela, qui, malgré ses vingt-sept années passées en captivité, est demeuré aussi généreux que sage, nous offre une leçon opportune et une source d'inspiration éternelle. L'humanité est capable de grandes choses et l'a toujours été, et il y aura toujours des raisons et des occasions de lutter pour un monde meilleur.

C'est le cœur débordant de gratitude et d'affection que je vous sou mets cette tentative d'illustrer par des mots l'exemple impérissable de Mandela.

*Août 2013*

## Le président et le journaliste

L'homme qui se tenait devant moi aurait dû être mort. Oui, Nelson Mandela aurait dû mourir dans une cellule exiguë sur une petite île, condamné à la prison à vie en 1964 pour avoir pris les armes contre l'État. Et pourtant, c'est bien lui, désormais chef de ce même État, qui m'accueillait presque trente ans après dans son nouveau bureau des Bâtiments de l'Union à Pretoria, avec son habituel sourire resplendissant. Cela faisait moins d'un mois qu'il avait été élu président de la République d'Afrique du Sud. Il me tendit la main, une main puissante et burinée par des années de travaux forcés, tout en me saluant avec une allégresse qui semblait sincère : « Ah, bonjour, John ! Comment allez-vous ? Ça fait plaisir de vous voir ! »

J'étais flatté qu'il s'adresse à moi par mon prénom avec une chaleur apparemment aussi spontanée. Pendant l'heure que je passai avec lui, sa première interview pour un journal étranger depuis son arrivée au pouvoir, je choisis d'oublier que, comme cet autre

politicien chevronné qu'était Bill Clinton, il semblait avoir mémorisé le nom de tous les individus qu'il avait rencontrés. Ce n'est que plus tard, dégagé de l'emprise directe de son charme, que je me suis interrogé sur le caractère calculé de son comportement. Avait-il délibérément cherché à me séduire, comme il avait réussi à séduire pratiquement tous ceux qui passaient un peu de temps en sa compagnie : simples citoyens, journalistes ou politiciens de tous bords ? Était-il sincère ou jouait-il la comédie ? Je répondrai à cette question en temps voulu, mais la vérité, c'est qu'à l'époque, j'étais tout simplement incapable de lui résister, comme tout le monde.

Un mètre quatre-vingts, droit comme un i dans son impeccable costume sombre, la démarche un peu raide mais les bras décontractés, avec un mélange de désinvolture et de solennité, Mandela m'invita à passer dans son bureau lambrissé, au moins quarante fois plus vaste que son ancienne cellule de Robben Island. Avec une exquise courtoisie, il me fit signe de m'installer dans un des luxueux fauteuils qui n'auraient pas été déplacés au château de Versailles. À la veille de ses 76 ans, il exerçait ses fonctions de président de la République d'Afrique du Sud avec une aisance et une grâce qui auraient pu laisser croire qu'au lieu de croupir en prison il venait de passer un tiers de sa vie dans le décor somptueux où s'étaient réfugiés ses prédécesseurs blancs pour oublier le mépris auquel le reste du monde les vouait.

Par un incroyable retournement du destin, l'homme qui était désormais assis devant moi était très probablement

le chef d'État le plus admiré de l'histoire. Pour être franc, je ne me sentais pas très à l'aise. Nous nous étions déjà rencontrés plusieurs fois. Depuis mon arrivée en Afrique du Sud en janvier 1989, treize mois avant sa libération, non seulement je l'avais souvent interviewé, mais j'avais eu de nombreuses conversations avec lui en marge de ses conférences de presse et autres événements publics. Mais, en cette matinée du 7 juin 1994, cinq ans et demi plus tard, j'étais passablement intimidé. Le combattant de la liberté privé du droit de vote que j'avais connu était désormais un président élu par le peuple. Des personnalités éminentes du monde entier avaient afflué pour assister à son investiture quatre semaines plus tôt, dans ces mêmes Bâtiments de l'Union, une masse brune perchée sur une colline dominant la capitale sud-africaine. Pendant quatre-vingt-quatre funestes années, ils avaient été le siège du pouvoir raciste blanc. C'est depuis cette citadelle que les lois de l'apartheid avaient été mises en œuvre. C'est dans son enceinte que les chefs de la tribu dominante blanche, les Afrikaners, avaient administré un système qui refusait à 85 % de la population sud-africaine – ceux qui avaient le malheur d'avoir la peau foncée – toute voix au chapitre dans la gestion des affaires de leur pays. Les Noirs ne pouvaient pas voter, ils étaient relégués dans des écoles de qualité inférieure qui les empêchaient de rivaliser avec les Blancs sur le marché du travail, et non seulement le pouvoir leur dictait où ils avaient le droit d'habiter, mais hôpitaux, bus, trains, jardins, plages, toilettes publiques et jusqu'aux cabines téléphoniques étaient strictement

ségrégues. L'apartheid, comme Mandela l'avait lui-même décrit un jour, était un véritable génocide moral : une tentative d'anéantir l'estime de soi de tout un peuple. Pour l'Organisation des Nations unies, il s'agissait d'un « crime contre l'humanité », mais les anciens maîtres de Pretoria n'avaient que faire de l'humanité : ils étaient convaincus d'agir sur terre conformément à la volonté divine. Avec une logique admirable, l'orthodoxie calviniste de l'apartheid prêchait deux édens séparés pour les âmes noires et les âmes blanches, et ses défenseurs considéraient comme un impératif moral de répliquer à ceux qui s'opposaient à la volonté de Dieu avec toute la force que l'Éternel avait généreusement mise à leur disposition. Les militants noirs de base qui osaient se rebeller étaient brisés par la terreur, tabassés par la police, parfois torturés, voire assassinés, et souvent emprisonnés sans procès. Leurs dirigeants, comme Mandela, étaient condamnés à l'exil dans un îlot désert au large de la côte sud-Atlantique.

Mais Mandela avait survécu, et voilà qu'il avait pris d'assaut la citadelle. Tout au long de notre entretien, il ne fit jamais montre d'un excès de triomphalisme, loin de là, mais le fait est qu'il avait vaincu le Dieu de l'apartheid et relégué la version afrikaner de la théologie calviniste aux poubelles de l'histoire. La législation de l'apartheid avait été entièrement abolie, des élections démocratiques avaient eu lieu pour la première fois en Afrique du Sud et le parti qu'il dirigeait, le Congrès national africain (ANC), avait remporté les deux tiers des voix. C'était lui le grand chef désormais,



le locataire du palais sur la colline. Sa destinée s'était accomplie dans le style le plus classique, celui du héros qui se révolte contre la tyrannie, supporte la captivité avec une endurance spartiate et en émerge triomphant pour libérer son peuple enchaîné. Et avec une touche supplémentaire qui n'appartenait qu'à lui, il avait aussi racheté les péchés de ses ennemis. Rien d'étonnant à ce qu'il passe pour un géant. Sans jamais trahir le moindre soupçon d'arrogance ou de grandiloquence, il était bien conscient de l'admiration que lui vouait le monde entier.

Sachant que j'en étais moi aussi conscient, il voyait bien que j'étais dans mes petits souliers. Il n'en laissait rien paraître, car c'eût été manquer de courtoisie, mais il se rendait compte de l'effet qu'il produisait sur ses interlocuteurs. Tout le monde se sentait intimidé en sa présence, et il n'y prenait aucun plaisir, car il voulait être aimé et admiré.

D'où son attitude avec moi, semblable à celle qu'il adoptait avec les autres. Il s'efforçait de me mettre à l'aise en prétendant descendre de son piédestal ; le message était codé mais facile à déchiffrer : moi aussi, je ne suis qu'un humble mortel, comme vous. C'était là tout le sens de son accueil chaleureux, avec sa façon de me montrer qu'il se souvenait de mon nom, puis, une fois que nous fûmes assis, sa manière flatteuse de s'excuser de m'importuner : « Je vous dois des excuses. Je vois bien que nous vous avons obligé à travailler très dur [*very hard*] ces dernières semaines. » Je reconnus sa manière typique d'accentuer le « e » de « *very* » :

«*ve-ery hard*», avec une lueur malicieuse dans les yeux. Tout cela me rappelait l'impression qu'il m'avait faite le lendemain de sa sortie de prison, la première fois que je l'avais vu de près : un mélange de majesté royale et de totale accessibilité.

J'accueillis ses excuses avec un petit rire et lui répondis dans le même esprit : «Je n'ai pas travaillé aussi dur que vous, monsieur Mandela, j'en suis bien certain.»

Son sourire s'élargit encore plus : «Ah oui, mais vous n'avez pas passé plusieurs années de farniente sur une île, comme moi.»

Cette fois, j'éclatai de rire. C'était un autre de ses stratagèmes pour dissiper la révérence excessive qu'il inspirait : l'autodérision. Il avait de ce point de vue un côté très britannique. J'ai toujours pensé que, dans une autre vie, Mandela aurait tout à fait pu remplir les fonctions de président d'un de ces clubs de gentlemen victoriens qui subsistent à Londres. Un individu parfaitement courtois et policé et, en même temps, incroyablement sûr de lui. Cela n'avait rien d'étonnant, car il avait été éduqué par des missionnaires britanniques et, dès l'âge de 14 ans, comme il l'avouera plus tard, il en savait plus sur l'histoire de la Grande-Bretagne et sur les batailles de Hastings, Waterloo et Trafalgar que sur la conquête de ce lointain cap de l'Afrique australe par les Afrikaners ou sur les guerres de sa propre tribu Xhosa. À sa naissance, sa famille l'avait baptisé Rohlihlahla, un nom qui signifie «celui qui secoue les arbres» en xhosa, soit trublion, trouble-fête. C'est à un de ces enseignants qu'il devait de porter

le prénom de Nelson, en l'honneur de l'amiral le plus célèbre de l'Empire.

L'autodérision, comme le savent tous les Anglais depuis l'époque de Lord Nelson et bien avant, est un art subtil qui relève en partie de la supercherie. En feignant de sous-estimer vos succès, vous ne faites qu'attirer l'attention sur eux. Dans son allusion à ses années de «farniente» à Robben Island, il y avait plus qu'un soupçon de vanité : nous savions fort bien tous les deux que sa captivité n'avait rien d'un séjour aux Bahamas. J'avais bien remarqué chez lui ce besoin de se faire discrètement mousser, une faiblesse qui ne faisait au fond là aussi que le servir, même si c'était involontaire, car elle le rendait plus humain à mes yeux. En tout cas, intentionnelle ou non, la magie de sa personnalité fonctionnait. Je me sentis bientôt plus détendu, certes pas sur un pied d'égalité, mais suffisamment à l'aise pour exercer mon métier avec un minimum d'assurance et sans risquer de me ridiculiser.

Je mis en route mon magnétophone. L'interview était lancée. Dès ma première question, sur un thème politique, l'expression de son visage changea complètement. Son sourire s'évanouit et ses traits se durcirent. C'était toujours comme ça avec Mandela. Dès que le sujet devenait sérieux, dès que la conversation portait sur l'œuvre de sa vie, il vous écoutait avec un degré de concentration intense, le corps entièrement immobile. Plus question d'échanger des plaisanteries. Mais, heureusement, il avait beaucoup de choses à raconter.

Il avait l'intention de quitter ses fonctions présidentielles au terme d'un seul mandat de cinq ans. Voilà bien un scoop. Certes, depuis quelques jours, la rumeur courait qu'il ne serait pas candidat à la réélection, mais c'était la première fois qu'il annonçait publiquement ses intentions. C'était là une déclaration de poids, un message à son pays, au continent africain et au monde entier. Et un exemple pour tous les dirigeants qui, une fois arrivés au pouvoir par la force ou par le biais d'élections, ont trop souvent tendance à miner la démocratie qu'ils sont censés promouvoir en succombant à la vanité de s'imaginer irremplaçables. Mais Mandela était conscient de ses limites et se rendait compte qu'arrivé en 1999, sa capacité de travail se verrait diminuée par le grand âge. Il comprenait aussi que ses talents ne résidaient pas dans la gestion au jour le jour, mais dans la consolidation symbolique de l'unité retrouvée de son pays. Son rôle serait plus celui d'un monarque unificateur que d'un administrateur de terrain.

Et justement, m'expliqua-t-il, il restait encore beaucoup à faire pour s'assurer que les acquis de la lutte de libération ne soient pas mis en péril. Des secteurs d'extrême droite étaient encore actifs et armés, et ils n'acceptaient pas la décision de leur gouvernement de remettre le pouvoir à la majorité sans combattre. Cimentier les fondations de la nouvelle démocratie sud-africaine et remédier à son inévitable fragilité, tel serait le principal défi de son mandat. J'observai avec un soupçon d'ironie que l'emblème officiel du régime d'apartheid, avec sa devise outrancièrement paradoxale – *Ex Unitate Vires*,